

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Chavarot baissa la tête, découragé, Daniel reprit :

—Le secret que tu possèdes, et dont tu sembles si effrayé pour moi, touche-t-il en rien à l'honneur même de cette jeune fille ?

—Non certes, jamais enfant ne fut plus chaste et plus pure.

—Mérite-t-elle d'être aimée ? Mérite-t-elle d'être heuseuse ?

—Oui.

—Crois-tu que son amour rendra heureux l'homme qu'elle choisira ?

—J'en suis sûr.

—Et tu me conseilles de ne pas l'épouser ?

—Je t'en supplie.

—Même si je devais en être malheureux toute ma vie ?

—Même au prix de ton malheur !...

—Tu sais que ma santé est chancelante encore, imparfaitement remise et qu'une émotion trop vive me tuerait peut-être. Les médecins m'ont prévenu, me conseilles-tu toujours de ne pas l'épouser, même s'il devait m'en coûter la vie ?

Chavarot, tristement, mais avec une étrange énergie :

—Même au prix de ta vie !!!

Daniel s'assit devant le bureau, où il écrivait au moment de l'entrée de Chavarot, et mit sa tête entre ses mains.

Il était jeune et ardent. Toute sa jeunesse avait été prise par l'étude. Il aimait avec la fougue d'un premier amour.

Il réfléchit longtemps. Chavarot n'osait interrompre ses méditations, car, puisque Daniel semblait hésiter, n'était-ce pas un commencement de victoire ?

Le silence de Daniel dura longtemps.

—A quoi rêves-tu ? fit à la fin doucement le notaire.

Daniel tressaillit.

—Je pense, mon cher Georges, qu'une seule chose pourrait m'empêcher d'aimer et d'épouser cette enfant.

—Une seule chose ?

—Peut-être ai-je deviné ton secret.

—Chavarot hocha la tête d'un air de doute.

—Parle !

—J'ignore le passé de mon père. Je l'aime et le respecte. Je le crains même un peu. Il a parfois manqué de douceur à mon égard. Jamais, dans mon enfance, il ne m'a puni injustement. Mon père est la droiture même, en ce qu'elle a de plus rigide et de plus impitoyable. J'ajoute qu'en dépit de son apparente sévérité, mon père m'aime. Cette affection, il la considère comme une faiblesse, mieux, comme un point faible, et il la cache avec soin. Mais j'en ai eu maintes fois des preuves. Pour tout cela j'aime donc mon père. Et je ne puis penser que sa droiture ait jamais failli. Cependant, c'est possible, après tout. La seule chose qui puisse m'empêcher d'épouser Clotilde, ce serait d'apprendre que je n'ai pas le droit de l'aimer comme un amant et comme un époux. Ce serait d'apprendre que la seule affection qui me soit permise est celle d'un frère.... Réponds-moi, Georges, mon ami !....

—Clotilde est une étrangère pour... Tu peux l'aimer.

—Tu me le jures ?

—Je te le jure !

—Alors, elle sera ma femme !

—C'est ton dernier mot ?

—Oui.

—Je te donnerai jusqu'à demain pour réfléchir.

—Ensuite ?

—J'irai prévenir ton père....

—Viens donc demain, j'aurai terminé ma lettre. Tu la lui remettras toi-même....

Il se remit à écrire, comme si Chavarot n'avait pas été là, et le notaire, très troublé, sortit silencieusement.

Chavarot était un homme de parole. En outre, on l'a bien vu par son émotion, la situation lui paraissait très grave. Deux jours après, il était chez Jean-Joseph d'Hautefort. Ce fut dans son cabinet même, au parquet, que le reçut le haut magistrat.

Jean-Joseph n'avait pas cinquante ans à cette époque. Grand, sec, décharné presque la figure anguleuse, aux os saillants, le nez fort, sans barbe, très chauve, de petits yeux perçants et durs, des lèvres

minces, serrées, Jean-Joseph présentait bien le caractère rude, inflexible, que lui prêtait Daniel. Peut-être était-ce une longue pratique de la magistrature qui lui avait donné cette physionomie, car Daniel avait ajouté que son père, en dépit de l'apparence rigide, ne manquait pas de tendresse ; peut-être aussi cette rigueur, cette austérité, cette gravité surtout qui ne se démentait jamais, lui étaient venues en héritage comme un legs du sang de toute une génération de magistrats graves, austères et rigoristes. Et c'était en lui, du reste, que semblait s'arrêter cet héritage, car son fils Daniel était doux, conciliant, comme si la seconde moitié du siècle, avec le raffinement de sa civilisation, avait voulu tracer une ligne de démarcation bien nette entre le père et le fils, entre ce qui avait été le passé et ce qui allait être de l'avenir.

Jean-Joseph daigna sourire quand il vit entrer Chavarot.

—Quelle surprise, notaire ! Vous tombez à Orléans sans crier gare.... Est-ce que vous avez à m'apprendre une mauvaise nouvelle ?

La figure soucieuse du bossu devait le lui laisser croire.

—Mauvaise, en effet, dit-il.

—Une grosse perte d'argent ?... Quand ? Comment ? Notre fortune est solide, heureusement, et ne craint guère les fluctuations de la Bourse. Il faudrait un bouleversement pour nous atteindre. Et encore !

—Il ne s'agit pas d'argent.

—Quoi ? Mon fils ?... Vous n'êtes pas seulement mon notaire, vous êtes l'ami de prédilection de Daniel.... Il s'agit de mon fils ?...

Le procureur général s'était levé de son fauteuil, redressant sa haute taille. Ses paupières avaient battu légèrement sur ses petits yeux gris et un léger frémissement avait agité ses lèvres. Daniel ne s'était pas trompé. Cet homme de fer avait un cœur. Il aimait son fils.

—Il s'agit, en effet, de Daniel....

—Je n'ai pas reçu de lettre de lui depuis deux mois. Il se trouvait en Suisse.... Alors il me disait qu'il revenait bien portant, guéri, prêt au travail....

Et avec un effort, la voix presque altérée :

—Il mentait.... Il est plus souffrant ?

Et comme le notaire se taisait, Jean-Joseph dit, avec une sourde exclamation :

—Il est.... Il est mort !

—Il vit et il est bien portant, dit Chavarot.

D'un seul coup, le visage du magistrat changea, redevint froid et calme.

Et ce fut sèchement qu'il demanda :

—Je trouve, maître Chavarot, que vous êtes long à m'apprendre cette mauvaise nouvelle. Je ne redoutais que sa maladie ou sa mort. Daniel se porte bien. Je ne vois plus trop, dès lors, d'où peut venir un malheur.

Chavarot prit dans son portefeuille la lettre que Daniel lui avait confiée pour son père et la tendit à M. d'Hautefort.

Celui-ci, étonné, la prit et la parcourut.

Daniel l'y prévenait de sa volonté de se marier. Il parlait surtout de Clotilde, de sa beauté, de sa tendresse, et il terminait en suppliant son père de la lui laisser prendre pour femme. La lettre était longue, éloquente, amoureuse. Jean-Joseph la lut deux fois.

—Daniel ne m'avait jamais parlé de cette jeune fille !

—Il l'a rencontrée pour la première fois en mon étude, il y a environ un an, la veille même de son départ pour l'Italie.

Jean-Joseph fronça le sourcil et son œil se fit plus dur.

—Ah ! ah ! notaire ! vous avez prêté les mains à ce mariage ?

Mais Chavarot était énergique et fort de sa conscience :

—Non. C'est le hasard qui a tout fait.

—Le hasard ! le hasard ! On explique bien des choses avec le hasard ! Pourquoi ne m'avez-vous pas averti tout de suite ?

—Averti de quoi, s'il vous plaît, monsieur d'Hautefort ? répliqua le notaire d'un ton ferme. Pouvais-je prévoir qu'un an après cette unique rencontre Daniel y penserait encore ?

Le procureur général resta pensif.

Après un moment de silence, il reprit :

—Daniel m'écrit ceci, en post-scriptum : " Je ne vous donne aucun renseignement sur la famille de Clotilde. Georges, qui vous portera cette lettre, comblera cette lacune." Il paraît que vous connaissez cette jeune fille, maître Chavarot ?

—Depuis seize ans et elle en a dix-huit. Je suis son tuteur.

—En principe, je ne m'oppose pas à ce mariage et, ne sachant pas Daniel si pressé de se marier, je n'avais pas, de mon côté, songé à lui trouver une femme. Va donc pour Clotilde si cette jeune fille lui convient.

Et se rasant à son bureau et croisant les jambes :

—Parlons d'elle !... Cet écervelé ne me dit même pas son nom de famille.... Quel est-il, notaire ?

—Clotilde n'a jamais connu ni son père ni sa mère.

—C'est vous qui l'avez recueillie ? Votre père, veux-je dire !...

—C'est à mon père, en effet, qu'elle a été confiée.